

INTRODUCTION

À l'endroit appelé les Thermopyles, les monts Trachiniens rencontrent la mer. Une route longeait le littoral sur une longueur d'environ huit kilomètres, entre le flanc de la montagne et une falaise à pic sur la mer. Sur la plus grande partie de son sinueux parcours, le col avait environ soixante mètres de largeur, mais à chaque extrémité et sur une courte distance en son milieu, il se rétrécissait jusqu'à quatre ou cinq mètres. C'est à travers ce col que l'armée de Xerxès devait se diriger vers Athènes.

Roderick Milton, *Va dire à Sparte*, 1969

Les premières lignes du présent ouvrage s'ouvrent sur la chronique d'une mort annoncée, celle de Léonidas, roi de Sparte envoyé au mois d'août 480 av. J.-C. garder un défilé montagneux de Grèce centrale sur ordre des autorités spartiates. Après avoir résisté pendant deux jours aux assauts de l'armée perse, il devait tomber à la tête de sa garde personnelle à l'aube du troisième jour. Un historien de langue grecque venu d'Asie Mineure, Hérodote, établit, près d'un demi-siècle après, le récit de cette mort héroïque.

Même s'il n'esquive aucun élément de contexte (et en premier lieu la singularité de Sparte dans le monde des cités grecques), cet ouvrage n'est pas un livre d'histoire (un de plus) relatant les guerres médiques. Au-delà ou à côté, il se propose plutôt de rendre compte de l'histoire d'un mythe. En définitive, ce livre invite à retracer

l'histoire d'une représentation, celle de cet événement singulier, des années 40 du v^e siècle av. J.-C. à sa réception contemporaine dans le contexte de l'après 11 septembre 2001.

Ce fait d'armes fut loin d'être la bataille qui changea la face du monde ni même un des paradigmes de l'art occidental de la guerre. Du strict point de vue militaire, la destruction de la flotte perse à Salamine en septembre 480 et la défaite du corps expéditionnaire perse à Platées en août de l'année suivante marquent bien davantage l'échec définitif des ambitions perses. L'Athénien Thémistocle et le Spartiate Pausanias sont les vrais vainqueurs de la seconde guerre médique, Léonidas un roi vaincu au corps décapité sur ordre de Xerxès. Participant d'une vision idéalisée de Sparte, la mort de ce roi déjà dans la force de l'âge n'en devint pas moins la pierre angulaire de l'invention d'une idée, l'Occident, que l'on se plut très tôt à opposer à un Orient largement imaginaire. Ces deux notions, bientôt antithétiques, irriguent, de l'historien grec Hérodote aux cercles néoconservateurs américains, la culture politique ouest-européenne et nord-américaine depuis 2 500 ans.

À l'origine de ce mythe fut donc un texte, celui écrit par Hérodote. Né vers 485 av. J.-C. à Halicarnasse (l'actuelle Bodrum en Turquie), mort vers 425 en Italie du Sud à Thourioi, il fut surnommé par Cicéron le « père de l'histoire » (*Les Lois*, I). Cette conception de l'homme et de l'œuvre contribua puissamment à la permanence d'une illusion : prendre le récit d'Hérodote, en dépit de l'écart chronologique entre sa rédaction et les faits décrits, comme un document historique sur les guerres médiques. Certes, le récit est bien un document, mais un document très particulier, qui renseigne souvent plus sûrement sur son auteur et le temps où il fut rédigé que sur le sujet dont il parle.

Cette bataille où s'illustra l'infanterie cuirassée spartiate contribua également à façonner une certaine éthique de la guerre. Aux Thermopyles, des soldats venus de Sparte, après avoir revêtu une dernière fois leur cuirasse de bronze, se rangèrent en ordre serré autour de leur roi, chargèrent, tuèrent puis moururent. L'infanterie cuirassée

INTRODUCTION

vécut aux Thermopyles, après Marathon et avant Platées, son heure de gloire, mettant en pleine lumière le rôle joué par ce type d'unités dans l'art militaire et l'imaginaire social des cités grecques.

À l'évidence, le mythe des Thermopyles contribua plus que tout autre à intégrer, dans l'horizon culturel des sociétés ouest-européennes et nord-américaines, l'exemplarité du don de soi à une entité collective, empire, nation ou patrie. Le sacrifice des Trois Cents et de leur roi Léonidas fixa également la représentation de certaines des valeurs associées à la pratique de la guerre, de l'obéissance aux ordres reçus au mépris de la mort.

Les données avérées concernant Léonidas étant infimes, ce livre aborde en premier lieu le contexte de l'élaboration du mythe, ensuite sa réception et ses variations. En effet, le poids du mythe explique la précocité et l'acuité de la compétition mémorielle entre Athènes et Sparte pour le contrôle de la mémoire des guerres médiques. L'image née du sacrifice consenti par Léonidas imprégna également l'univers symbolique de l'Empire romain.

Après une éclipse consécutive à la disparition du corps politique de l'Empire et à l'effacement de la référence à l'Antiquité grecque dans les royaumes médiévaux d'Occident, le mythe du roi sacrifié par obéissance aux lois de Lacédémone (terme désignant l'ensemble territorial dont Sparte est le centre politique) réapparaît, à la période moderne, sous la plume de François Fénelon et de l'Anglais Richard Glover.

La figure sacrificielle du roi de Sparte et des Trois Cents domine de même l'âge des révolutions. Il participe puissamment à la définition de cette nouvelle construction politique qu'est la nation où le citoyen remplace de façon définitive le sujet. Le mythe accompagne ainsi les armées de la Révolution, du Consulat et de l'Empire.

Du point de vue de l'histoire des idées, les deux guerres mondiales n'induisent pas de rupture dans la réception d'un mythe instrumentalisé par des esprits pétris de références à l'Antiquité. Au cours de cette période, le mirage de Sparte et de son roi marque également de son empreinte l'université allemande et ce jusqu'au naufrage final du III^e Reich.

LÉONIDAS

La guerre froide pose dans des termes nouveaux la question de la fidélité à un système d'alliance. Le symbole des Thermopyles, s'il est utilisé de façon concurrente pendant la guerre civile grecque (1946-1949), s'ancre alors définitivement dans l'Alliance Atlantique. Sublimé par les studios hollywoodiens, le sacrifice de Léonidas et des Trois Cents pose désormais la question de la fidélité à la patrie et de l'obéissance à ses lois.

Dans ce livre au long cours, Jacqueline Christien s'est plus particulièrement livrée à une autopsie du sacrifice consenti par le roi Léonidas, à l'analyse du contexte historique, celui de la seconde guerre médique, et de la place que Sparte occupa dans la défaite des armées perses. Yohann Le Tallec montre une autre histoire et décentre le regard. Il s'est davantage intéressé aux conditions d'élaboration du mythe et à ses multiples variations, de la façon dont les Grecs eux-mêmes ont élaboré la mémoire de cet événement singulier jusqu'aux réceptions contemporaines du mythe. Ce livre souhaite en définitive interroger l'histoire différemment, notamment sous l'angle de ses rapports, multiples et parfois contradictoires, avec la mémoire.

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE
ET
MÉMOIRE

CHAPITRE I

PRÉÉMINENCE DU MYTHE

La Grèce dans l'Antiquité... n'existe pas. Ce qui existe, ce sont de multiples États grecs de tailles variées et de régimes politiques divers, qui ont, avec des variantes régionales, même langue, mêmes dieux et mêmes mythes d'origine. Entre le XI^e et le VI^e siècle, les Hellènes, c'est ainsi qu'ils se nomment, ont peuplé le pourtour de la Méditerranée et de la mer Noire.

LA PHASE HISTORIQUE RÉCENTE

Au milieu du VI^e siècle, le roi des Perses et des Mèdes, Cyrus le Grand, conquiert un immense territoire qui, entre autres, englobe le royaume de Lydie du roi Crésus, très lié aux Grecs, et les cités grecques des côtes d'Asie Mineure. Là, il subjugue en particulier Phocée, dont la population émigre massivement vers ses fondations d'Occident : à Vélia, en Corse, à Marseille ; il prend aussi Milet, métropole d'une grande partie des cités grecques de mer Noire (Sinope, Trapézonte, Panticapée ou Olbia). Cet événement commence

à ébranler le mode de pensée des cités. Cambyse, son fils, adjoint l'Égypte à cet immense empire, et Darius, leur successeur, franchit les détroits, ce que nous appelons les Dardanelles et le Bosphore. Certes Darius échoue à soumettre les Scythes, mais il a pris pied en Europe.

Là-dessus les Milésiens se révoltent. L'immensité de l'Empire contraignait en effet l'attention royale à se porter en des points parfois très éloignés (l'Afghanistan et le Pakistan actuels faisaient partie des possessions du Grand Roi) et il était difficile de rejeter la tentation d'échapper aux impôts et réquisitions du pouvoir quand celui-ci était occupé ailleurs. Les Milésiens demandent de l'aide aux cités de Grèce continentale. Les Spartiates, qui ont alors le plus puissant des États grecs, car ils possèdent en propre tout le sud du Péloponnèse et ont groupé la plupart des autres Péloponnésiens autour d'eux dans une ligue militaire, ayant pris connaissance de l'immensité de l'Empire perse, refusent cette folie. Les Athéniens, eux, sont alors en pleine ascension politique et économique : ils ont été débarrassés de leur tyran en 510 ; ils ont créé un système démocratique en 508-507, mis la main sur les îles d'Imbros et de Lemnos sur la route des détroits (mais ils ont été chassés par Darius de la Chersonèse de Thrace) ; enfin, ils ont découvert que leur sol aride possédait une richesse enviable, du minerai de plomb argentifère que le développement de la monnaie permet pleinement de valoriser. Ainsi renforcés, les Athéniens se sentent capables d'armer des vaisseaux et d'aller prendre Sardes, la capitale de la satrapie, ou gouvernorat, à laquelle appartient Milet. Et puis ils rentrent chez eux. Bien évidemment les Perses détruisent alors Milet et préparent une expédition punitive qui aura lieu en 490.

LA PREMIÈRE GUERRE MÉDIQUE (490 AV. J.-C.)

En 490 le Grand Roi décide donc de punir les audacieux (Érétrie et Athènes) qui ont brûlé Sardes. Une expédition navale est montée avec, à bord, Hippias, le dernier tyran d'Athènes, que Darius prétend

réinstaller en Attique. Érétrie est prise et détruite, et l'expédition se prépare à contourner la pointe de l'Attique pour attaquer le Pirée et Athènes ; mais, en chemin, l'expédition perse fait halte pour faire boire les chevaux, en face de l'île d'Eubée, dans les marais de Marathon. Or il y a, dans l'armée des citoyens athéniens formée d'hoplites, ces fantassins lourdement armés, un homme qui a déjà l'expérience des Perses. Il se nomme Miltiade et commandait autrefois en Chersonèse. Le jour venu, il prend le commandement de l'armée athénienne, qui s'est portée sur la côte est de l'Attique pour observer les Perses, et ordonne aux hoplites athéniens de se jeter sur les ennemis quand ceux-ci rembarquent ; cette stratégie leur donne la victoire. Les Perses se dirigent vers le Pirée mais, s'apercevant que les hoplites sont revenus et les attendent, ils n'insistent pas. De toute façon ce n'était pour eux qu'une escarmouche qui n'entamait en rien leur puissance ; en revanche leur orgueil avait été mis à mal.

LA DEUXIÈME GUERRE MÉDIQUE (480-479 AV. J.-C.)

Quelques années plus tard, reprenant le projet mais sur une tout autre échelle, le fils de Darius s'attelle à la soumission de la Grèce balkanique. Il obtient celle du roi de Macédoine, Alexandre le Philhellène, et celle des Thessaliens. Mais autour de Sparte et de sa ligue militaire rejointes par quelques cités béotiennes (Platées et Thespies) ainsi qu'Athènes, la plus grande partie de la Grèce du Sud décide de résister. Une première ligne de résistance, aux Thermopyles pour l'armée de terre, à l'Artémision (pointe de l'Eubée) pour la marine, est mise au point, mais le barrage terrestre est contourné. Ensuite, contre toute attente, la flotte perse est détruite à Salamine, devant le Pirée, dans un combat où l'essentiel de l'effort grec est porté par les Athéniens, victoire immortalisée par la tragédie d'Eschyle : *les Perses*. Un an plus tard, sur terre, à Platées, dans l'affrontement décisif, les Spartiates eurent la chance inouïe de pouvoir tuer Mardonios, le commandant en chef de l'armée perse, et purent ainsi obtenir la débâcle de cette multitude.